

EN COLLABORATION. *Cent ans d'histoire d'un Régiment canadien-français. Les Fusiliers Mont-Royal, 1869-1969.* Montréal, Éditions du Jour, 1971. 416 p. Ill. \$6.00.

Jean-Yves Gravel

Volume 26, numéro 3, décembre 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303197ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303197ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-Y. (1972). Compte rendu de [EN COLLABORATION. *Cent ans d'histoire d'un Régiment canadien-français. Les Fusiliers Mont-Royal, 1869-1969.* Montréal, Éditions du Jour, 1971. 416 p. Ill. \$6.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26(3), 433–436. <https://doi.org/10.7202/303197ar>

EN COLLABORATION. *Cent ans d'histoire d'un Régiment canadien-français. Les Fusiliers Mont-Royal, 1869-1969.* Montréal, Editions du Jour, 1971. 416 p. Ill. \$6.00.

A l'occasion de leur centenaire, les Fusiliers Mont-Royal ont voulu retracer l'histoire du Régiment. Si elle paraît avec deux ans de retard, c'est que cette histoire régimentaire est née de malchance alors que ses trois premiers rédacteurs sont morts à la tâche. L'œuvre de successeurs non qualifiés n'est pas davantage heureuse. Cette chronique fait peut-être vibrer le cœur des anciens combattants, mais elle n'avance en rien la connaissance historique.

Innombrables sont les affirmations gratuites, sans nuances, les généralisations excessives, l'absence de perspective. Cela commence avec la préface officielle qui proclame, sans broncher, que le soldat canadien-français, "noyé dans une mer anglophone, commandé, jusqu'à ces dernières

années, dans une langue qui n'est pas la sienne, soumis à une discipline et à des traditions auxquelles il est étranger, *jamais n'apparaît frustré ou aliéné*" (p. 9). Je pourrais fournir de multiples témoignages ou études prouvant le contraire <sup>1</sup>.

Même le récit de la fondation du Régiment est nébuleux. On laisse croire (p. 22s.) que tout commence en 1869 pour les Fusiliers. Pourtant les compagnies volontaires existaient à Montréal depuis 1856. Mais indépendantes les unes des autres, elles posaient bien des problèmes pour l'administration et l'entraînement. Ce qui est nouveau en 1869, c'est le groupement des six compagnies des Fusiliers, jusque-là isolées, en un seul bataillon, le 65<sup>e</sup>. C'est ainsi qu'ont été formés plusieurs régiments de milice actuels: les Voltigeurs de Québec ou 9<sup>e</sup> Bataillon, le Régiment de la Chaudière ou 17<sup>e</sup> Bn, les Fusiliers du St-Laurent ou 61<sup>e</sup> Bn, etc. Quand le livre mentionne: "il semble bien que la Garde de l'évêque fut le noyau" du Régiment, il s'agit en fait d'une des six compagnies groupées pour former le 65<sup>e</sup> Bataillon; il y avait en outre une compagnie de l'École normale, une compagnie d'étudiants universitaires, deux compagnies de commis et une compagnie de chômeurs et d'indésirables. Ces composantes sociales des Fusiliers sont tout aussi valables pour les autres bataillons urbains au XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour les auteurs, les difficultés du Régiment, de 1875 à 1878, viennent de ce "que les cadres se cherchent une expérience, une tradition, une façon propre de faire les choses" (p. 24). Ils ont simplement oublié les effets de la crise économique sur la Milice. Ils sont surpris des démissions de 1879 qu'ils expliquent par des troubles de croissance, des divergences de points de vue quant au service (p. 25). Ils ignorent que le patronage politique est la raison d'être de la Milice canadienne de cette époque. Lorsque MacDonalld reprend le pouvoir en 1878, tous les postes clefs de la milice doivent revenir à des conservateurs. De fait, la crise interne se résorbera avec le nouveau commandant des Fusiliers, J.-A. Ouimet, un député conservateur; chez les Voltigeurs de Québec, c'est aussi un député conservateur, Guillaume Amyot;

<sup>1</sup> Des nombreuses interventions politiques, au XIX<sup>e</sup> siècle, de Langevin, Blanchet et Masson, dans Archives Publiques du Canada, RG 9, IA1-11 (dossier 1026) jusqu'au rapport Ross sur le *Recrutement et la stabilité des francophones dans les Forces armées* (mars 1967), en passant par Desmond Morton, "French Canada and the Canadian Militia, 1868-1914" dans *Social History* (avril 1969): 3050; et du même auteur: "French Canada and War 1868-1917", Ottawa, 39 p. CFHQ, DHist doc. 71/245. Voir aussi R. A. Preston, *Canada's RMC. A History of the Royal Military College* (U.T.P., 1969), 58-62, 69s., 189s., 199, 263 et 344; C. P. Stacey, *Arms, Men and Governments. The War Policies of Canada 1939-45* (Ottawa, D.N.D., 1970), 420-424; James Eayrs, *In Defence of Canada* (U.T.P., 1972), III: 127-136; A. B. Laver, *French and English Language Training in the Canadian Army* (Ottawa, D.N.D., 1963), 39 p.; H. J. Massey (ed.), *The Canadian Military, a Profile* (Toronto, Clark, 1972), 138-168. Voir enfin l'étude spéciale n° 20 préparée pour la Commission B & B par Harold C. Forbell, *Armed Forces Historical Study*, 155 p. Vouloir être tendencieux, j'irais jusqu'à citer le témoignage d'un commandant même des Fusiliers, le général Dollard Ménard, dans *Point de Mire* (12 oct. 1970): 56-61!

de même chez les Royal Rifles, etc. On comprend mieux alors que "les cadres du régiment sont presque complètement renouvelés" (p. 26); autrement dit, des officiers conservateurs remplacent les officiers libéraux<sup>2</sup>.

L'on prend au sérieux les inspections annuelles et l'entraînement (p. 23s.). Outre la contradiction de la p. 28, la thèse du professeur Desmond Morton<sup>3</sup> a clairement montré que l'entraînement de la Milice au XIX<sup>e</sup> siècle est tout au plus un divertissement contre l'ennui collectif. Les miliciens jouent aux soldats. L'école militaire, supposément fondée en 1880, existe à Montréal, depuis 1865 pour l'infanterie et 1868 pour l'artillerie; quant aux examens de brevet, ils datent de 1871, non de 1880 (p. 26).

Nous en arrivons à la "mémorable" année 1885 alors que "la férocité légendaire" (p. 27) des Indiens qui "pillent les fermes, incendient les villages, assassinent les colons" (p. 28), nécessite l'envoi du Régiment dans l'Ouest. On a l'impression, tout au long de ce chapitre, que ce sont les Fusiliers seuls qui ont fait la campagne du Nord-Ouest alors qu'ils ne dénombreraient que 345 des 5 000 hommes de la force de maintien de la paix. L'égoïsme caractérise la plupart des histoires régimentaires. En outre, ce qu'on appelle "hommes" (chapitres 2 et 3) n'étaient que des enfants ou des adolescents<sup>4</sup>, constatation aussi relevée chez les Voltigeurs de Québec<sup>5</sup>. Le bataillon serait parti "acclamé" par plus de 8 000 personnes (p. 29). L'on a dû puiser ce renseignement dans un journal favorable au gouvernement. C'est négliger les témoignages de l'époque, la campagne des "Amis de Riel", et, surtout, le déchirement de la population francophone tiraillée par des sentiments contradictoires, partagée entre sa loyauté britannique et sa fraternité culturelle<sup>6</sup>. Si les Fusiliers comme les Voltigeurs n'ont pas à combattre directement Riel et les Métis, ce n'est pas un hasard. Le ministre Caron et le général Middleton ne voulaient pas exposer des Québécois à combattre d'autres Francophones<sup>7</sup>.

Pour toute la campagne du Nord-Ouest, l'on reste au niveau de l'histoire-bataille qui n'intéresse plus personne. Rien sur la vie dans les postes, les loisirs, l'alimentation, l'hygiène, la solde, l'équipement, l'indiscipline, l'image que ces gens de l'Est avaient de l'Ouest, leur conception des Indiens, des Métis, des Blancs<sup>8</sup>, les rapports entre civils et militaires, etc. Pourtant les textes regorgent de renseignements sur ces thèmes.

<sup>2</sup> Sur la politisation de la Milice, voir la *Presse* (2 août 1904) à l'occasion de l'affaire Dundonald; et la thèse de Desmond Morton, *Ministers and Generals. Politics and the Canadian Militia. 1868-1904* (U.T.P., 1970), 257 p.

<sup>3</sup> *Loc. cit.*

<sup>4</sup> *Le Courrier du Canada* (2 avril 1885); Charles Daoust, *Cent Jours*, 98; voir aussi la lettre de Strange (citée à la p. 39) qui parle de ses "braves petits gars".

<sup>5</sup> Georges Beauregard, *Le 9<sup>e</sup> Bn au Nord-Ouest*, 89.

<sup>6</sup> Robert Rumilly analyse fort bien ce sentiment à partir d'un texte de l'*Étendard* du 1<sup>er</sup> avril 1885, dans l'*Histoire de la Province de Québec*, V: 19ss.

<sup>7</sup> *Débats* 1885, 240; *Débats* 1887, 719; et *Débats* 1889, 313ss.

<sup>8</sup> Par exemple, voir l'intéressant commentaire de C. Daoust, *Cent Jours*, 133s., sur les gens de la baie d'Hudson.

Si les auteurs avaient comparé les soldats francophones de Montréal à ceux de Québec, ils auraient vu, par exemple, que les Fusiliers étaient des bâtisseurs, s'occupant à construire des maisons et des fortifications alors que les Voltigeurs de Québec se faisaient soldats-missionnaires, veillant à soulager la misère des Indiens. Les auteurs auraient aussi diagnostiqué le complexe des Voltigeurs, eux, qui n'avaient pas tiré une seule balle durant la campagne alors que les Fusiliers avaient reçu, contre les Indiens, "le baptême du sang", symbole de la consécration militaire.

Le chapitre 4, qui porte sur la période 1885-1910, n'est qu'une longue énumération de faits divers, tels des défilés, la présentation de médailles, des affectations, des promotions, etc. L'essentiel manque: cette période marque l'apogée du Régiment qui vit sur sa réputation de "combattant". Pendant trente ans, les Fusiliers ont fait l'orgueil de la population francophone de Montréal comme les Voltigeurs ont fait la fierté des gens de Québec. Il en sera ainsi jusqu'à la formation du 22<sup>e</sup> Bataillon canadien-français lors de la Première Guerre mondiale, unité inconnue, sans prestige aucun, avec laquelle les Carabiniers et les Voltigeurs refuseront de servir. Toutefois, le futur Royal 22<sup>e</sup> Régiment ne prendra guère de temps à se bâtir une réputation et à s'imposer comme l'unique symbole militaire du Québec.

Ce livre ne dit rien non plus sur le recrutement, la composition sociale des soldats et des officiers, l'entraînement, le camp d'été, l'importance sociale du Régiment dans la vie mondaine de Montréal, son influence comme groupe de pression, etc., autant de problèmes historiques que les auteurs n'ont même pas soupçonnés. Le lecteur me sera gré de limiter ici mes remarques aux 53 premières pages !

Les Fusiliers Mont-Royal auraient dû confier leur histoire régimentaire à des historiens de métier (Montréal en compte maintenant quelques centaines). Ceux-ci auraient consulté l'immense série *Record Group 9*, aux Archives publiques du Canada, minutieusement classée (voir le mot 65<sup>e</sup> Bataillon à l'index); ils auraient fouillé dans les *Militia Reports*, de 1857 à 1954 (section DM-6 pour le 65<sup>e</sup>), les récits et journaux de militaires dont une vingtaine sont publiés, les *Militia General Orders* (série II B-3), ceux du bataillon, etc. Ils auraient lu les ouvrages de contemporains comme Sulte, Chambers et Hamilton ainsi que les études de Morton, Penlington, Preston, Stacey, Stanley, etc. Je souhaite qu'un étudiant à la maîtrise examine la place des Fusiliers dans la société montréalaise (groupe socio-politique). C'est là une question "civile", mais la seule importante et intéressante dans l'histoire "militaire" de cette ville.

*Grand Quartier Général  
Forces Armées canadiennes  
Ottawa*

JEAN-YVES GRAVEL